LATVIJAS ŪNIVERSITĀTES RAKSTI
ACTA UNIVERSITATIS LATVIENSIS

FILOLOĢIJAS UN FILOZOFIJAS FAKULTĀTES SERIJA III, 7.

Essai sur le style de Montesquieu-historien.

J. Ratermanis.

Plus significas quam loqueris.
(Seneca, ad Lucilium ep. 59.)

Montesquieu se donne volontiers l'air d'un savant et nous croyons qu'on le prend trop souvent pour ce qu'il n'est pas: un savant ou un penseur qui n'est que savant.

On a soutenu, il est vrai, qu'... „aucune préoccupation oratoire ni esthétique, aucune recherche d'arrondissement ou de symetrie ne paraît; la décomposition de la matière se fait en vue de la distinction des idées"; ainsi Lanson caractérise le style de „EL"* (Etudes p. 90). Ce n'est exact au fond que pour le plan de l'ensemble. Mr. Duraffour affirme à son tour: „EL" renonçant à tout prestige de style n'a voulu être que la somme de la pensée politique et sociale de l'auteur." C'est ou bien inexact ou bien il faut admettre que la pensée même de l'auteur se modèle sur son style, ce que nous essayerons d'établir.

„Il n'y a que des fous qui parlent tout seuls", dit quelque part Anatole France. „L'esprit de l'auteur, qu'il le veuille, qu'il le sache ou non, est accordé sur l'idée qu'il se fait nécessairement de son lecteur", confirme d'une façon plus précise P. Valery. „On ne s'affranchit de la tyrannie de son public que par la représentation d'un autre public", déclare Lanson (Rev. Méta. mars 1904). Il serait bien extraordinaire que Montesquieu échappât à la règle générale.

Quel est le public de Montesquieu? Il se compose, sans doute, en premier lieu des hommes de science de l'époque, des juristes,

* Par „EL" nous désignons „l'Esprit des Lois" et par „CR" les „Considérations".

des philosophes; mais Montesquieu n'a pas négligé les lecteurs mondains non plus. Or, ce public, instruit, curieux, frivole, blasé et spirituel, a ses exigences auxquelles Montesquieu s'est conformé sans, peut-être, s'en rendre compte. Les „Lettres Persanes" créaient d'ailleurs une espèce d'obligation: „elles ont incontestablement frayé la voie à „l'Esprit des Lois" (Senancour), et en retour, on cherchait, sans doute, dans l'ouvrage l'auteur des Lettres et on le trouvait bien souvent.

Voici quelques coïncidences bien singulières avec le goût de l'époque. La Chine, la Turquie, la Perse et l'Orient, en général, sont fort à la mode et c'est là que Montesquieu va chercher les preuves de ses théories (Voltaire le lui a reproché). Il ne disposait peut-être pas d'autres documents, mais même quand il y en a d'accessibles, l'auteur n'en tire pas grand profit, les néglige facilement.

Le despotisme est également à la mode et Montesquieu, se laissant entraîner, en parle avec une indignation sensible et ne s'aperçoit pas qu'il existe des formes multiples de ce genre de gouvernement. Tout le monde parle de la Tartarie; les informations sont très défectueuses, mais Montesquieu cède au courant général et en donne semble-t-il la vraie raison: „c'est le peuple le plus singulier de la terre".

Cette tendance d'étonner, de surprendre, rien que par l'étrangeté des faits, en un mot, ce goût pour l'anecdote nous le constatons bien souvent. Montesquieu cherche à amuser même dans les „Considérations"; Caligula a été un sophiste dans sa cruauté: qu'on célèbre Antoine ou Auguste ou tous les deux, ou ni l'un ni l'autre, on est ménacé de mort (CR. 15); *c'était un crime d'avoir chez soi ou de porter des étoffes de pourpre, mais dès qu'un homme s'en vêtait,* il était d'abord suivi parce que le respect était plus attaché à l'habit qu'à la personne (CR. 21). De même dans „EL": „Par la loi de Bantam, le roi prend succession, même de la femme et des enfants de ses sujets (V, 14); „Les Bactriens faisaient manger leurs pères vieux à de grands chiens" (X, 4); ailleurs il s'agit du tribut d'Anastase sur l'air respiré (XIII, 16 note); les Espagnols ont réduit les Américains en servitude à cause du mépris qu'ils avaient pour eux: ils ne portaient pas la barbe en pointe, fumaient et mangeaient des denrées bizarres (XV, 3), et vient à la suite un

raisonnement sérieux sur les causes de l'esclavage. (Cf. encore XIV, 14; XXIX, 16; XXVIII, 20 etc.). Souvent, toujours dans le goût de l'époque, Montesquieu disserte gravement sur des matières plus ou moins scabreuses: sur le viol des filles non nubiles condamnées à mort à Rome („EL" XII, 14); sur le prêt des femmes à Rome (XXIV, 18); sur le manque de retenue chez les femmes à Patane et en Guinée (XVI, 10) etc., et il s'attache volontiers aux sérails et à tout ce qui y touche.

Une autre préoccupation, plus sérieuse celle-là, parce qu'elle correspond à l'intention réelle de rédresser les abus, est la critique des institutions contemporaines. Directe, elle aurait été parfois dangereuse pour l'auteur, mais la façon dont Montesquieu la présente ne devait pas médiocrement amuser la malignité publique: „Ce qui perdit... dit un auteur chinois... (suit une citation qui vise manifestement la France) (VIII, 16); après une critique de la levée des tributs dans tous les États de l'Europe, à la place de la France on trouve la Chine (X, 13); la même substitution est suggérée quand il déclare: „la profession des traîtants devenue honorable, perdit Rome" — et l'on est tenté d'ajouter: perdra la France. Parfois la critique est plus directe: „Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes... nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens" (CR. 15); de même: „Il faut faire penser" (XII, 20), est semble-t-il une invitation à la critique. Citons encore l'éloge, sous forme hypothétique, de la constitution anglaise (XIX, 27): „comme il y aurait été...", comme si la liberté qu'on y recommande était une pure supposition, et ce rapprochement bien inattendu par lequel se termine l'analyse de cette constitution: „Si l'on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite... (on verra que)... ce beau système a été trouvé dans les bois". Voltaire s'est gaussé à son aise de cette phrase; au fond, si l'on se rappelle que Montesquieu dit bien souvent „les Germains nos pères", le vrai sens en est: les Français ont joui d'une liberté analogue étant barbares. Rappelons encore, pour terminer la polémique anticléricale des chapitres 20 et 22 des „Considérations". La même question est touchée au livre XXIII (chap. 21), et toujours sur un ton de persiflage: „A Dieu ne plaise que je parle ici contre le célibat qu'a adopté la religion!" — et c'est précisément de cela qu'il s'agit. Ce ton, Montesquieu ne le quitte pas même

quand son indignation est sincère. (Cf. „EL" XV, 5, „De l'esclavage des nègres"; et XXV, 13, „Très humble remontrance aux inquisiteurs de l'Espagne et du Portugal"). Ce n'est pas sans quelque fondement qu'on a pu dire que même „Les „Considérations" étaient sans doute, dans la pensée de leur auteur le meilleur des livres de guerre" (Mr. Duraffour).

La présentation matérielle elle-même, ce découpage en chapitres, souvent de quatre ou cinq lignes, serait due, d'après certains critiques, à des préoccupations mondaines. Il se peut que ce soit vrai en partie; mais on pourrait également prétendre à une influence des textes des lois ou affirmer tout simplement une inaptitude réelle de composer, puisque à toute page, on trouve comme titre de chapitre „Continuation du même sujet". Si l'auteur procède ainsi exprès, c'est plutôt pour dérouter le lecteur que pour l'aider. Il y a peut-être aussi une raison plus profonde: la façon même de penser de l'auteur. Mais il nous paraît sûr que Montesquieu s'amuse ainsi du lecteur: le chapitre 15 du livre VIII porte comme titre: „Moyens très efficaces pour la conservation de trois principes", et il est conçu comme il suit: „Je ne pourrai me faire entendre que lorsqu'on aura lu les quatre chapitres suivants"; et du reste le chapitre 20 auquel Montesquieu renvoie, n'est pas beaucoup plus long et donne un seul précepte: conserver au territoire la même extension.

Il paraît donc certain que Montesquieu ne perd jamais de vue son public, ni l'effet qu'il peut produire. Et rien de plus naturel: comme tout écrivain, Montesquieu paye le tribut à son ambiance; il n'a pas pu s'affranchir des intérêts dominants de son milieu et le succès immédiat de ses ouvrages le prouve assez; tout compliment, a-t-on dit, est un certificat de ressemblance (il est vrai qu'il a été aussi l'objet des critiques acerbes), et le succès prouve la conformité aux aspirations, au moins latentes, d'une époque. Du même coup se trouve infirmée la thèse de Lanson que Montesquieu vise uniquement „la distinction des idées".

Mais d'un autre côté, comme savant, comme historien, Montesquieu devait aussi se heurter au problème d'exposition: une simple économie de temps et d'effort impose de dégager des faits bruts des formules plus ou moins expressives; pour lui, cette nécessité était plus impérieuse que pour tout autre: le sujet était

si vaste que des sacrifices devenaient inévitables. Il l'a senti: „Ces *détails* mêmes je ne les ai pas tous donnés, car qui pourrait dire tout sans un mortel ennui?“ („EL“, Préface). Il y aura donc des détails omis, mais ceux qui sont importants, on s'y attendrait du moins, resteront. Or là encore, il apparaît que l'auteur ne se laisse pas guider uniquement par des raisons d'ordre scientifique: il subit encore la hantise du grand public. Voici comment il recommande de traîter des sciences: „Les sciences gagnent beaucoup à être traitées d'une manière *ingénieuse* et *délicate;* c'est par là qu'on en ôte la sécheresse, qu'on prévient la lassitude et qu'on les met à la portée *de tous les esprits“* (Discours du 15 novembre 1725). Il ne paraît pas douter que la science ne se laisse pas toujours traiter ainsi dans ses parties neuves et sérieuses.

Quoi qu'il en soit, l'opposition actuelle entre la forme scientifique, qui ne vise que la pure intelligibilité, et la forme littéraire, personelle affective (même s'il s'agit seulement des sentiments esthétiques), n'existe pas pour Montesquieu. Mêmes dans les parties sérieuses de son oeuvre on doit s'attendre à de la „délicatesse“. On pourrait nous objecter, il est vrai, que ce discours est de plus de vingt ans antérieur à „l'Esprit des Lois“, que dans l'intervalle l'auteur a pu bien changer de manière. Mais une *manière* d'écrire ne s'improvise pas. Du reste dans „l'Essai sur le goût“, non publié de son vivant, Montesquieu nous indique luimême comment il entend parler des choses historiques.

Montesquieu y examine les conditions de la beauté en général et tout particulièrement celles de la beauté littéraire. Pour celle-ci deux préceptes surtout sont importants: le contraste et la surprise; le contraste doit être caché, la surprise ménagée, il ne faut pas qu'on puisse prévoir la fin de la phrase. Aussi l'opposition d'idées estelle préférable à celle de *l'expression, car la première est cachée, la seconde ne l'est pas.* (op. cit. XV). Et Montesquieu précise: „ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose *qui en fait voir* un *grand nombre d'autres,* et qui nous fait *découvrir tout d'un coup,* ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture. Suit un exemple modèle: „Florus nous présente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal: *„cum victoria posset uti, frui maluit“.* Il nous donne une idée de toutes

les guerres de Macédoine quand il dit: „ce fut vaincre que d'y entrer — *introisse victoria fuit"*. Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion quand il dit de sa jeunesse: *„hic erit Scipio qui in exitium Africae crescit"*. Enfin il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, *la situation de l'univers et toute la grandeur du peuple romain* lorsqu'il dit: „Qui profugus Africa hostem populo romano toto orbe quaerebat" (Op. cit. V). Et plus loin encore la même admiration pour Florus „qui par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple (Samnites), fait voir la grandeur de son courage et de son opiniâtreté: leurs villes sont tellement détruites — ut non facile appareat materia quatuor et viginti triumphorum" (Op. cit. XV).

Tel est le modèle idéal; ce n'est pas vraisemblablement le seul qui soit satisfaisant: *„J'ai eu toute ma vie un goût décidé pour les ouvrages des anciens...* Les livres anciens sont pour les auteurs, les nouveaux pour les lecteurs", dit-il dans les „Pensées". Il s'agit évidemment de la seule antiquité latine: „On ne peut jamais quitter les Romains" („EL" XI, 13).

Montesquieu n'a pas manqué de faire effort pour suivre l'exemple de ses auteurs préférés; reste à voir dans quelle mésure il y a réussi. Notons tout de suite qu'il est conscient de la forme qu'il cherche, des procédés qu'il emploie sans en escompter peut-être les effets sur le lecteur. L'Emprise de la forme antique (ou à laquelle il croit trouver des modèles dans l'antiquité), est tellement forte sur son esprit, que s'il lui arrive de tomber sur des documents qui choquent son goût, il ne peut s'empêcher de s'en plaindre: „Tous ces écrits, froids, secs, insipides et durs il faut les lire, il faut les dévorer comme la fable dit que Saturne dévorait les pierres" (XXX, 11).

Dès l'apparition de son grand ouvrage, on a remarqué cette forme antique: „en lisant Polybe, César et Tacite après l'ouvrage de notre auteur, il ne me paraît pas, que je change de lecture" (Bertolini). Sans aller jusque là, nous nous proposons d'examiner un certain nombre de formules qui se rapprochent plus ou moins de l'idéal de Montesquieu. Elles sont abondantes et d'aspects assez divers: maximes et réflexions de Montesquieu, énoncés des faits (ou qui passent pour tels), souvent imitées, sinon traduites, des écrivains latins. Nous tâcherons d'en signaler les propriétés

caractéristiques et nous examinerons ensuite les conséquences qu'entraîne leur usage constant pour le lecteur et pour Montesquieu lui-même.

Nous reconnaissons d'ailleurs qu'une étude complète de ce genre exigerait la recherche de toutes les sources historiques, et nous n'en disposons point. Les exemples que nous choisirons ne seront donc pas forcément les meilleurs. Comme les procédés de l'auteur ne devaient guère varier, nous avons eu souvent recours à l'ouvrage de M-elle Dodds.*)

Voici quelques maximes significatives; pour certaines nous indiquons, entre parenthèses, la structure rythmique. „Parce que les hommes / sont *méchants* //, la loi / est obligée / de les supposer / *meilleurs* / qu'ils ne le sont" (2 // 2 2 1) ou (2 // 2, 1) („EL" VI, 17), et Montesquieu annonce une confirmation historique.

„Si une république / *est petite* //, elle est détruite / par une force / *étrangère* / si elle *est grande* //, elle est détruite / par un *vice* / *intérieur*" (2 // 1, 2; 1 // 1, 2) (IX, 1); la formule est placée en tête d'alinéa.

Les pays / ne sont pas cultivés // en raison de leur *fertilité* / mais en raison de leur *liberté*" (2 // 2) ou: 2 / 1 // 1 (XVIII, 3); et dans le même chapitre:

„L'affreux pays / du nord // qui reste *toujours habité* / par la raison / qu'il est presqu'*inhabitable*" (2 // 3); suivent des exemples historiques.

Toutes ces phrases contiennent une opposition violente, soit des termes, soit des idées; ce caractère joint à leur concision, leur extrême généralité, due à cette même concision et aux termes abstraits, les fixe facilement dans la mémoire: les cas particuliers, énumérés à leur suite, *semblent* en découler, si on n'oublie pas d'y songer.

Il en est de même quand Montesquieu *conclut:*

„Les conquêtes sont *faciles à faire*, parce qu'on les fait avec *toutes ses forces... difficiles à conserver*, parce qu'on ne les défend qu'avec une *partie de ses forces*" (CR. 4). „Tout ceci // mène / à une réflexion /: les républiques / finissent / par *le luxe* //, les

*) Muriel Dodds: Les récits de Voyage sources de l'Esprit des Lois de Montesquieu. Champion 1929.

monarchies / par la *pauvreté*." (1 // 2; 2, 1 // 2) (VII, 4). L'opposition „luxe-pauvreté", entraîne celle de „monarchie-république"; elle est prise dans Florus mais appliquée à un autre objet.

„Il faut / que le prince / *encourage* // et que ce soient les lois / qui *menacent*." (3 // 2) (XII, 15). Suit une appréciation du règne de Pierre le Grand et le chapitre suivant commence par: „cela se sentira beaucoup mieux par les *contrastes*" (Cf. encore XXIX, 16).

Les procédés restent sensiblement les mêmes, ainsi que l'impression produite: on retient toujours la maxime frappante plutôt que les faits qui ont servi à l'établir. Le résultat (pour le lecteur) est donc le même que si l'on avait mis la formule en tête.

L'opposition nue de deux termes, il est vrai, n'est pas le seul procédé de Montesquieu. Souvent elle est plus cachée, se combine à la répétition voulue qui la met en lumière, ou se marque uniquement par le sens et l'accent; mais toujours l'idée est poussée jusqu'au paradoxe. Parfois la phrase suggère seulement une interprétation différente du sens littéral. On s'en convaincra en examinant les exemples suivants:

„On n'a jamais / ouï dire // que les rois / *n'aimassent pas* / la monarchie / et que les despotes / *haïssent* / *le despotisme*". (2 // 3, 3; 2+1, 1+2) (IV, 5). C'est un alinéa détaché du reste. C'est au lecteur de trouver le vrai sens et de retenir; de même (VI, 2): „Les hommes sont tous égaux dans les gouvernements républicain et despotique."

„Toute grandeur /, toute force, / toute puissance // est relative." (4 // 1) (IX, 9). C'est un exemple d'opposition par accentuation et rythme.

„Les hommes *frippons* en détail, sont *en gros* de *très honnêtes gens;* ils *aiment* la morale" (XXV, 2). La réplique évoquée chez le lecteur est une opposition nouvelle à la conclusion: „mais ne la pratiquent pas".

„Il est mille fois plus aisé // de faire le bien / que de bien faire." (1 // 2) (XXVIII, 41). C'est déjà presqu'un jeu des mots.

On voit que si les procédés varient, le résultat est sensiblement le même: une formule qui se détache du texte et englobe les faits, les supprimant en partie dans l'esprit du lecteur.

On pourrait nous objecter que ce sont là des façons de parler

quand il ne s'agit pas des faits précis, historiques. Voici quelques exemples qui passent pour des énoncés des cas concrets. Nous nous bornerons à souligner les termes qui s'opposent. Les maximes qui suivent englobent un ensemble historique ou géographique plus ou moins vaste; elles sont par conséquent moins universelles (en principe) que celles que nous venons d'examiner.

„Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de *petites guerres* et de *grandes victoires*, au lieu qu'auparavant elle avait eu de *petites victoires* et de *grandes guerres*" (CR. 5). Ce qui introduit et éclaire la suite du développement.

„... du temps de la république, on eut pour principe de faire continuellement *la guerre*, sous les empereurs la maxime fut d'entretenir *la paix*" (CR. 13).

„Jamais la nation / ne prépara / la guerre // avec tant de *prudence* / et ne la fit / avec tant *d'audace*" (3 // 2, 1) (CR. 2).

„Ainsi les *places fortes* ... n'étaient que des *monuments de faiblesse*" (CR. 29).

„*Les richesses* / y étaient aussi *à charge* // que *la pauvreté*" (2 // 1) („EL" VII, 3).

„Voilà bien *de la force* pour tant *de faiblesse*" (XIV, 3). „Du temps de Charlemagne, les bénéfices étaient plus *personnels* que *réels;* dans la suite, ils devinrent *plus réels que personnels*" (XXXI, 25).

On sent l'artifice partout, et l'on pourrait multiplier les exemples: à toute page on en trouve (Cf. entre autres: CR. 13; „EL" XIX, 20, Lacédémoine — Chine, voler — tromper; XXX, 11, on enlevait tout — on accordait tout; XXXI, 23, le clergé regagnait — la couronne perdait, etc.).

Ici non plus l'opposition n'est pas toujours brutale; souvent elle est dissimilée, amenée par des répétitions apparentes, et n'en est que plus insidieuse; et acquiert ainsi un air plus naturel, tout en démeurant inattendue:

„... *victoires...* qui leur laissèrent toute leur *pauvreté*", „leurs *vertus... fatales* à l'univers" (CR. 1).

„On faisait *mille crimes* pour *donner aux Romains* tout l'argent du monde" (CR. 6); „sans être *compatriotes*, ils étaient tous *Romains*" (ibid.) „ce qui servit plus au spectacle de la *magnificence* romaine qu'à sa vraie *puissance*" (CR. 7).

Parfois la concision touche à l'obscurité: „Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage" (CR. 9). Qui pourrait dire à la simple lecture que le vrai sens de la phrase est: la constitution de Rome, celle d'un État de dimensions restreintes, n'était pas adaptée à l'Empire qui vint trop tôt?

Et de même dans „l'Esprit des Lois":

„Le seul *but* de Lacédémoine était la *liberté;* le seul *avantage, la gloire"* (VIII, 16), ce qui est une conclusion et le point de départ d'un nouveau raisonnement. „Le clergé a toujours *acquis,* il a toujours *rendu* et il *acquiert* encore" (XXXI, 10); „Il fallut / *subsister:* // ils tirèrent / la *subsistance* / de tout l'univers" (XX, 5). (2 // 2+1).

Un effet semblable est obtenu en donnant au même mot deux ou plusieurs acceptions ou applications différentes; la répétition n'est qu'apparente et souligne le choc des idées: „La *grandeur* de l'empire perdit la république; la *grandeur* de la ville ne la perdit pas moins" (CR. 9); ou encore: *„Les révolutions* mêmes firent les *révolutions* et *l'effet* devint lui-même *la cause"* (CR. 21).

Et dans „l'Esprit des Lois": „On avait voulu *dégrader* le roi, on *dégrada* la royauté" (XXXI, 20); „Les Romains se mariaient pour être *héritiers,* et non pour avoir des *héritiers"* (XXIII, 21), et de même (XXVIII, 17) etc.

Ailleurs une série de membres de phrase parallèles, introduits tous par le même mot, est brusquement interrompue par une chute. Il en résulte encore un contraste inattendu renforcé par l'accent rythmique. Nous donnons seulement quelques schèmes:

„. . . on n'eut plus les *mêmes . . .* les mêmes . . . // et les sentiments romains ne furent plus" (CR. 9).

„En vain . . . en vain (6 fois) . . . // il fut impossible au clergé de réparer le mal qu'il avait fait" („EL" XXXI, 23). „Ils en donnaient . . . (3 fois) // mais ils suspendaient . . ." (XXXI, 2).

Telle est la manière favorite de Montesquieu pour caractériser des ensembles, de les présenter sous l'aspect d'un contraste plus ou moins marqué. Les faits particuliers ne sont pas énoncés autrement; leur délimitation des ensembles est d'ailleurs difficile; la concision de la formule tend à la généralité: Montesquieu veut toujours „faire voir beaucoup de choses" en peu de mots; c'est la condition même d'existence pour une formule. La particularité

des faits rend d'ailleurs opposition pure et simple malaisée; aussi est-elle plus rare. Le style devient plus nuancé sans perdre pourtant son caractère saccadé.

„...parce qu'il l'avait *dit* tant de fois, il le *redisait* toujours" (CR. 11).

„L'Italie et l'Afrique furent à peine *conquises,* qu'il fallut les *reconquérir*" (CR. 20).

„Justinien... *aigrit* les deux factions et par conséquent les *fortifia*" (CR. 20).

„Ces *brigands* (il s'agit des Espagnols) qui voulaient être absolument brigands et *chrétiens* était très *dévots*" („EL" XV, 1); ce qui explique pourquoi ils réduisirent les indigènes en esclavage. Jusqu'ici l'opposition entre les termes ou les idées est encore très nette; voici d'autres procédés, identiques d'ailleurs à ceux que nous avons constatés plus haut.

„Etoliens... voulant corriger leurs *folies* par leurs *folies*"... (CR. 5), et („EL" XXXI, 6): „elle (la nation) mit un fantôme sur un fantôme"; ou encore (XXXI, 3): „le roi le *choisissait,* la nation le *choisit*".

Le même procédé, un peu plus poussé, amène la métaphore: „la robe sanglante de César remit Rome dans la servitude" (XI, 15).

„On disputait toujours. Les Normands arrivèrent et mirent tout le monde d'accord" (XXXI, 11), ce qui sert de conclusion au chapitre „Etat de l'Europe du temps de Charles Martel", et paraît une réminiscence de César, ainsi que „Les Mahométans parurent, conquirent et se divisèrent" (XXI, 19).

Parfois l'auteur recourt à une évocation dans le genre de Florus: „ils les trouvèrent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde" (CR. 12). Plus souvent encore, s'il s'agit des événements d'une durée assez longue, Montesquieu combine dans la même phrase les divers procédés:

„Carthage qui faisait la guerre avec son *opulence* contre la *pauvreté* romaine, avait, par cela même du *désavantage:* l'or et l'argent *s'épuisent,* mais la vertu, la constance, la force, la pauvreté *ne s'épuisent* jamais" (CR. 4). L'opposition du début est visiblement artificielle: la vraie raison de la victoire est apparemment dans les autres qualités. Mais si le texte, par son début, perd,

quant au fondement réel, il gagne en originalité et en généralité. Rien n'empêche de l'appliquer à bien d'autres cas semblables (Cf. encore CR. 19: antithèse de deux phrases parallèles, commençant de la même façon, mais aboutissant à deux conclusions opposées; de même encore „EL" XXXI, 1: „Brunehault par son esprit *corrompu* voulut *corriger*" ...) etc.

Nous avons considéré jusqu'ici les formules de Montesquieu séparément de leurs sources; mais nous ne prétendons point que celles que nous avons citées n'en aient pas. Cependant la comparaison avec les sources met encore mieux en évidence, cet effort constant vers la concision, la recherche de l'effet et par là, de la généralité, car, à notre sens, c'est parce que l'expression est frappante, pour une raison ou autre, qu'on tend à la généraliser. Nous envisagerons d'abord, à titre d'exemples, quelques sources latines. Certaines phrases de notre auteur (et elles sont nombreuses) sont des traductions, d'autres des imitations. Rappelons l'influence qu'une traduction fréquente exerce sur le style, surtout si l'on s'efforce de la modeler aussi strictement que possible sur l'original. Or il faut rendre justice à Montesquieu, ses traductions sont souvent fidèles et s'efforcent à rendre l'intention.

Nous avons utilisé pour cette recherche les renvois (pas toujours exacts) de Montesquieu lui-même. On est surpris déjà par le choix des passages: tous ou bien relatent un fait singulier, ou bien sont remarquables par la concision, ou bien encore contiennent une opposition, un choc des termes ou des idées. C'est dire que le choix en est déterminé en grande partie par des raisons littéraires.

Voici d'abord quelques traductions avouées, très fidèles, si non à la lettre, du moins à l'esprit de l'original; nous soulignons seulement les termes qui s'opposent.

Une génération des gens qui ne pouvaient *avoir* de patrimoine, ni *souffrir* que d'autres en eussent" (CR. 11).	Genitos esse qui nec ipsi *habere possent* res familiares nec alios *pati* (Salluste).
„Ils se donnèrent *l'hérédité d'un homme vivant* et la confiscation d'un prince allié" (CR. 7).	Publio Clodio Tribuno duce, socii *vivique* regis confiscationem mandaverit (Florus III. 9).

La décision est rapportée par Montesquieu au peuple romain entier: le trait gagne ainsi une portée plus générale.

„Ce règlement qui *laissait* tout l'impôt, parut *l'ôter*" („EL" XIII, 7).

Vectigal... remissum *specie* magis *quam vi* (Tac. Ann. 13).

„Dans le choix de leur roi, ils se déterminent par la *noblesse* et dans le choix de leur chef, par la *vertu*" (XXX, 4).

Reges ex *nobilitate,* duces ex *virtute* sumunt (Tac. Germania).

Il arrive aussi que Montesquieu „améliore" l'original:

„A peine à présent *Rome que le monde entier ne peut contenir,* en pourrait-elle faire autant... nous ne sommes point *aggrandis*... nous n'avons fait qu'*augmenter* le luxe et les richesses qui nous *travaillent*" (CR. 3).

... quem nunc novum exercitum... hae vires populi romani *quos vix terrarum capit orbis* contractae in unum haud facile efficiant, adeo in quae *laboramus* sola *crevimus* divitias luxuriamque (Tit. Livius VII, 25).

Ailleurs Montesquieu réunit dans le même passage deux chapitres différents (et donne naturellement une fausse référence), en les abrégeant ce qui permet un rapprochement inattendu:

„... le sénat fut obligé d'en retrancher un grand nombre" („EL" XXV, 3) — il s'agit de temples en Grèce où trouvaient asile des criminels.

Facto senatus consulto quis multo cum honore modus tamen prescribebatur (Tac. Ann. 60 et 63).

On pourrait facilement allonger la liste de ces traductions, toutes avouées, qui prètent à des observations analogues. (Cf.: CR. 17 — Tac. Ann. XII, 43; CR. 9 — T. Live XXIX, 37; Dans „EL": VII, 4 — Tac. Ann. III, 54 et Germania 64; VIII, 13 — Tite Live, Praefatio; XII, 13 — Tac. Ann. IV, 34; XXIII, 19 — Tite Live VI, 12; XXIII, 22 — Tac. Germ. 19 etc. etc. et nous nous sommes limité à Tite Live et Tacite).

Les inspirations plus vagues ne sont pas moins nombreuses que les traductions; il est naturel que Montesquieu se sente alors plus libre.

„Avant la bataille de Cannes aucun allié ne l'avait abandonnée (CR. 4).

Tite Live rapporte longuement *les plaintes des colonies* après Cannes (XXVII, 9—10).

„... comme ils avaient autrefois rompu l'union de petites villes latines" (CR. 6).

Tite Live raconte la guerre contre les Samnites avec toutes les causes et péripéties (VII, 29 sqq.).

„Galba, Othon, Vitellus ne firent que passer" (CR. 15).

Suscepere duo manipulatores imperium populi romani transferendum, et transtulerunt (Tac. Hist. I, 25).

On voit que les rapides allusions de Montesquieu vident en quelque sorte l'histoire de sa matière. Mais elles sont élégantes. Ailleurs une légère modification rend l'affirmation ou plus générale ou plus catégorique:

„Rien ne fut plus fatal à la liberté romaine" („EL" XII, 13).

Manebant etiam tum vestigia morientis libertatis (Tac. Ann. I, 74).

Le reste des faits est rapporté comme chez Tacite mais les noms des personnes définies sont remplacés par „certains". Ailleurs encore l'auteur introduit une opposition quand le texte n'en contient pas, ou renforce celle qui y est impliquée.

„Le peuple fut presque composé d'affranchis; *ces maîtres du monde furent la plupart d'origine servile*" (CR. 13).

Late fusum id corpus... plerique senatores non aliunde originem trahi. Si separarentur libertini manifestam fore penuriam ingenuorum (Tac. Ann. XIII, 27).

„Il se corrompt (l'honneur) ... quand l'on peut être à la fois couvert d'*infamies et de dignités*" („EL" VIII, 7).

... pervulgatis triumphi insignibus (Tac. Ann. XIII, 53).

„... une usure affreuse toujours *foudroyée* et toujours *renaissante*, s'y établit" (XXII, 21).

... obviam itum fraudibus quae toties repressae miras per artes rursum oriebantur (Tac. Ann. VI).

„C'est Sylla qui leur apprit (aux empereurs) qu'il ne fallait point *punir les calomniateurs;* bientôt on alla jusqu'à les *récompenser*" (XII, 16).

Et quo distinctior accusator eo magis honores assequebatur ac veluti sacro sanctus erat (Tacite, cité par Montesquieu).

Comme souvent, Tacite parle d'un fait dont Montesquieu fait une règle de conduite.

Ici encore des cas analogues à ceux que nous avons signalés sont nombreux. (Cf. par exemple CR. 13 — Tac. Ann. XXIV, 27; CR. 14 — Tac. Ann. II, 82; CR. 15 — Tac. Hist. III, 80; „EL" VIII, 13 — Tite Live II, 32 etc.).

Partout la forme que Montesquieu impose, ou qu'il adopte d'après l'original est déjà une *interprétation.* Jamais, ou très rarement, le fait n'est tout simplement énoncé, et partout se fait jour la même tendance: la prédilection pour la concision (même s'il faut appauvrir le modèle), la généralité et antithèse sous toutes les formes.

Il nous reste à constater que Montesquieu traite aussi librement les sources françaises, qui toutes, de par leur nature, relatent des faits. Cela lui était d'autant plus facile, que leur forme laisse souvent beaucoup à désirer. Il était donc bien moins gêné pour les conformer à ses goûts littéraires et ses préoccupations théoriques, tout en les modifiant considérablement.

„Le Sophi de Perse, détroné par Mérivéis, *perdit son empire pour n'avoir pas versé assez de sang*" („EL" III, 9). La conclusion est au moins inattendue et contient en plus une erreur de nom.

Ducerceau (Histoire de la dernière révolution en Perse) raconte l'éducation du prince et montre que sa douceur lui rendit le gouvernement impossible.

„*On* abandonne son père, *on* le *tuera même*, si le prince l'ordonne mais *on* ne boira pas de vin" (III, 10) — ce qui montre la force de la religion dans un Etat despotique. La manière de Montesquieu, infiniment plus élégante que celle de Chardin, accroît la portée du passage par la substitution du pronom indéfini à la personne; c'est une falsification partielle, inconsciente peut-être. Notons encore le rapprochement de deux faits très différents et le contraste qui en résulte.

Chardin (VI) explique que l'on s'imagine „que c'est Dieu même qui demande directement par la bouche du prince"; — d'où son pouvoir. Suit l'histoire *d'un* premier ministre qui réfusa de boire du vin sur l'ordre du roi.

Il en est de même dans les exemples suivants.

„On y punit de mort presque tous les crimes" (VI, 13).

Kämpfer (Histoire du Japon) expose longuement le système des peines au Japon et dit expressement: „ils ne connaissent que les punitions corporelles, la mort, la prison, le bannissement etc. mais pas des peines pécuniaires."

„Au Tonkin... les eunuques se marient" (XV, 19).

Dompier (Nouveau voyage du monde III).

„... aussi entretiennent-ils plusieurs jeunes et jolies filles pour badiner et passer le temps avec elles."

„*Lorsqu'on* proclame un Kan tout le peuple s'écrie: „que sa parole lui serve de glaive!" (XVIII, 19).

Voyages du Nord (VII).

„Donc — ce leur *dit-il* — d'ici en avant ma simple parole me servira de glaive." A quoi *ils* consentirent tous.

„L'empereur de la Chine est le souverain pontife, mais *il y a* des livres qui sont entre les mains de tout le monde, auxquels il doit lui même se conformer. En vain *un empereur* voulut-il les *abolir, ils triomphèrent* de la tyrannie."

Du Halde (Description de la Chine II). L'auteur explique en plus d'une page comment et pourquoi *l'incident* a *failli* se produire à propos d'une *révolte des savants*, et comment les livres furent conservés par quelques uns.

Le résumé est manifestement préférable au point de vue littéraire. Mais surtout il proclame la défaite du tyran, c.-à.-d. de la tyrannie „par les livres", et a le mérite de se terminer par une formule lapidaire à contraste.

Montesquieu fait plus: il commet une véritable inconséquence, quand, après avoir bien limité la valeur de l'intervention individuelle dans la marche de l'histoire, il s'abandonne à esquisser des portraits. Ils sont nombreux et abondent en formules de son goût. On a peine à croire que les préoccupations littéraires ne soient pour rien dans cette abondance. Nous en examinerons un seul en détail, celui de Louis le Débonnaire („EL" XXXI, 19), parce qu'il est typique de la manière de l'auteur et un des plus courts.

„Un prince / / *jouet* / de ses *passions* / et *dupe* / de ses *vertus* mêmes /; un prince / / qui ne connut jamais / *sa force* / ni sa *faiblesse* /; qui ne sut se concilier / / ni la *crainte* / ni *l'amour* /; qui avec peu de *vice* / *dans le coeur* / / avait toutes sortes de *défauts* / *dans l'esprit* /, prit en main / / les rênes / de l'empire / que Charlemagne / avait tenues". (1 / / *2*; 1 / / 4; 1 / / *2*; *2* / / 3;
2,2
1 / / 4). Voilà une suite d'antithèses plus ou moins recherchées.
2,2
Mais jamais on ne sourait que ce schème représente Louis le Débonnaire si l'auteur ne prenait pas la précaution de le dire et d'exposer sommairement à la suite la vie du personnage. Mais cette esquisse logique, placée en tête du chapitre donne vraîment l'illusion d'une détermination entière des actes par le caractère, d'une déduction élégante, modèle d'une démonstration logique. Il en est de même pour les autres portraits: celui de César (CR. 11); de Tibère (CR. 14), qui se termine par le trait suivant: „l'homme d'Etat cédait continuellement à l'homme"; celui d'Auguste (CR.

13), avec la conclusion: „voilà la clef de toute la vie d'Auguste"; celui de Charlemagne („EL" XXXI, 18), caractérisé par „le prince était grand, l'homme l'était davantage." Le portrait d'Alexandre le Grand pourrait être plus exact historiquement, puisque Montesquieu décrit des actes et non des caractères (X, 14). Mais là encore, la pauvreté en contenu réel saute aux yeux, si l'on compare l'esquisse de Montesquieu avec „Alexandre le Grand" de Mr. G. Rodet (1931), par exemple. Les procédés et les défauts restent les mêmes quand il s'agit de deux personnages, qu'on peut, ou qu'on veut, opposer l'un à l'autre (CR. 12, Cicéron et Caton). Plus dangereux encore pour la vérité historique (mais plus séduisant aussi pour la forme), est d'esquisser en quelques traits le caractère de toute une nation. (Cf. CR. 5: portrait des Etoliens; „EL" XIX, 4, 5, 6, 10 — ceux des nations diverses.) Si l'on sarcrifie des détails au point de supprimer tout caractère spécifique des faits, mieux vaudrait les omettre.

Les citations et les comparaisons établissent assez clairement que l'effort pour réaliser un idéal littéraire est chez Montesquieu *constant*. Il cherche toujours le même genre d'expression dont les traits distinctifs sont: la concision, la généralité qui en résulte, et le contraste amené par des procédés divers. Le jugement sur l'absence des prétentions littéraires dans „EL", mérite donc aussi d'être révisé, à moins d'admettre que Montesquieu procède d'une manière inconsciente. On pourrait, sans doute, soulever ici la question de priorité entre la concision et la généralité. Il nous semble que si une expression concise n'est pas forcément générale (et encore, croyons-nous, on a toujours tendance à en étendre l'application), une pensée vraiment générale (et non vague) ne s'accommode bien que d'une expression condensée. Du reste le débat ne peut avoir, dans le cas présent, qu'un intérêt médiocre, puisque visiblement Montesquieu s'efforce de réaliser simultanément les deux caractères. Quant à savoir lequel lui importe davantage — la question est insoluble, si l'on ne dispose que du texte. On ne peut donc recourir qu'à une interprétation psychologique, basée sur la recherche des rapports entre la pensée et son expression. Il est évident que dans la mésure où la pensée déborde l'expression et lui préexiste, la vraie recherche littéraire porte sur la forme, la concision.

Bornons-nous, pour le moment, à examiner ce que valent les formules de l'auteur au point de vue historique. Ce qui fait leur mérite littéraire, devient précisément leur défaut. Elles ne permettent pas de se représenter les événements qu'elles sont censées de décrire: elles donnent l'illusion de voir, mais en réalité ne montrent rien de ce qu'elles devraient représenter, sauf quand les faits sont connus, mais alors leur utilité est médiocre: c'est qu'elles transportent déjà *sur le plan du jugement:* la réalité ellemême reste dans l'ombre, et n'est pas énoncée. Précisions: que signifie pour qui n'est pas informé des circonstances géographiques et militaires de l'époque, la formule de Florus au sujet de la Macédoine? „introïsse victoria fuit"; ou encore „Scipio qui in exitium Africae crescit". Montesquieu y découvre tout le spectacle de la vie de Scipion, c'est qu'il connait cette vie bien avant d'avoir lu la phrase de Florus. Par elle-même, elle exprimerait une prédestination et il est peu probable que Montesquieu eût accepté ce sens. Le mal, même au point de vue historique, n'est pas trop grave tant qu'il s'agit de l'antiquité et qu'on s'adresse à un public à qui elle est assez familière par d'autres informations. Ces critiques s'appliquent de toute évidence, à Montesquieu lui-même et nous l'avons montré chemin faisant: lui aussi substitue à la réalité un jeu des termes et des idées, qu'il est agréable de suivre, mais qui voile, plutôt qu'il n'éclaire, les faits qu'on prétend exposer.

Nous laissons de côté l'aspect de l'évolution: si la façon de s'exprimer de Montesquieu peut donner à la rigueur une notion relativement exacte d'un état momentané (à condition de s'appuyer sur des connaissances antérieures du lecteur), elle s'interdit, par sa nature même, de représenter adéquatement le changement. C'est sans doute, le défaut de tout langage, mais la forme de Montesquieu en pâtit plus que toute autre.

Toutes ces remarques sont faites au point de vue de l'histoire. Qu'on ne nous reproche donc pas de méconnaître la valeur littéraire de ce style. La question, en effet, est tout autre; du moment que nous ne sommes plus obligés d'apercevoir à travers les cadres proposés une réalité bien déterminée — ce qu'exigerait un savant — notre expérience personnelle, à condition d'être assez riche, suffira à les remplir, à leur donner un sens. Mais ce sera *le nôtre* et pas forcément celui des faits dont l'auteur a dû partir.

Ramassons maintenant les constatations éparses, pour en tirer quelques conséquences. On est irrésistiblement porté à détacher du contexte toute formule frappante par le fait seul qu'on l'a retenue mieux que le reste. Or ces formules ont très souvent une valeur générale ou tendent à en prendre une grâce à leur caractère frappant.

Une conséquence capitale en découle: la place des formules dans le texte déterminera en grande partie son aspect logique: la caractéristique générale placée en tête d'un développement lui imposera un aspect déductif. Une affirmation de même caractère venant à la suite d'une série des faits, à la fin d'un chapitre, fera croire à la généralisation. Les deux interprétations trouvent un appui dans le texte: la question se réduit en partie à celle de la disposition du texte, à une querelle des mots. On se range à l'une ou à l'autre opinion selon la conception qu'on se fait de la marche probable du raisonnement chez l'auteur, et dans l'esprit humain en général. Quant à Montesquieu lui-même, la distinction lui devait importer assez peu et ce n'est certainement pas la préoccupation de savoir s'il allait induire ou déduire qui déterminait la place des formules et leur élaboration.

Il y a plus; d'autres divergences dans l'interprétation ont, peut-être, la même origine: séduit par les allures scientifiques que l'auteur se donne on aborde son ouvrage dans l'espoir d'y trouver une suite logique d'idées facilement saisissables; c.-à-d. qu'on s'attend à un langage scientifique qui vise à être simplement intelligible. L'idéal en serait l'adéquation parfaite du signe au signifié. La compréhension serait précisément le sentiment de cette adéquation. Or voici ce qui arrive: la formule donne vraiment, grâce à ses qualités littéraires, l'impression (fausse ou vraie) de découvrir de vastes perspectives tout en abandonnant la réalité concrète. L'opposition amorcée par le texte continue dans l'esprit du lecteur; la matière lui est fournie par la sensibilité et l'imagination; le cadre de la pensée est suffisamment large pour y faire entrer bien d'autres choses que les faits donnés par l'auteur: chacune des ses oppositions peut donner lieu à une foule d'applications personnelles et nuancées. C'est encore comprendre, mais au sens littéraire du mot. Et voici le résultat final: on a bien vite l'impression d'un éparpillement continu et croissant; de là, chez un lecteur attentif

le malaise et l'irritation: chaque phrase à part paraît intelligible, mais le mouvement d'ensemble échappe, on se sent égaré au milieu des phrases brillantes dont la liaison apparaît difficilement et après coup. Comme pour comprendre (ou pour se donner cette illusion), il faut systématiser, on rétablit le lien comme on peut, selon l'idée que chacun se fait du livre et de l'auteur. Cela pourrait encore être une des sources de la diversité des interprétations.

En schématisant à outrance notre pensée nous dirons: tout le mal vient au fond de ce que, dans l'esprit du lecteur, se heurtent deux interprétations incompatibles ou difficilement conciliables: la scientifique, suggérée par l'apparence générale de l'ouvrage, et la littéraire, inspirée par la forme artistique; le résultat de ce tiraillement est la confusion.

On pourrait croire, au premier abord, que la faute en est à l'auteur: il a eu tort de superposer à un fond une forme qui ne lui convient pas, ne lui est pas organiquement unie. Qu'il en pourrait bien être ainsi, les imitations fréquentes de l'auteur le laissent facilement supposer: la confusion viendrait de ce que Montesquieu force d'entrer les faits positifs dans une forme de provenance étrangère, confectionnée à la Florus à la Tacite. Malgré tout le mal qu'il se donne, il n'arrive pas à exprimer clairement sa pensée (supposée claire), il ne produit que du faux brillant, en lui faisant violence: la forme aurait détruit ce qu'elle tendait à exprimer. En fait, cela doit être exact à condition de poser la question sous une forme plus générale. La séparation de la forme, du style et du fond est artificielle. C'est une commodité d'analyse inventée pour les besoins de la critique. Si l'on veut vraiment se placer au point de vue de l'auteur, celui de la création, il faut admettre l'union, la fusion intime de ces deux éléments. Les travaux récents de la psychologie l'ont assez nettement établi (Cf. H. Delacroix. „Le langage et la pensée").

Il est vrai, sans doute, que grâce à sa puissance d'abréviation, la pensée déborde le langage qui reste avant tout une suggestion: on ne peut exprimer exactement toute sa pensée, dans toutes ses nuances. Il n'est pas moins vrai, que le langage parlé et écrit déborde aussi, en un sens, la pensée et tend à l'automatisme par son propre enchaînement; il déforme ainsi la pensée. Mais s'il y a ainsi conflit, il y a aussi accord et union entre la

pensée et son expression. Par le fait même, que la pensée cherche à s'analyser, elle aboutit au langage: „la formule est nécessaire à la pensée et elle l'exprime parce qu'elle en est partie intégrante" (Op. cit. p. 396). Le langage est compris dans la pensée même, dès qu'elle prend une forme discursive, dès qu'elle tend à se communiquer: sans un signe expressif, la pensée reste trouble. Ainsi „l'intention qui aboutit au discours est déjà bâtie sur le plan du discours" (Op. cit. p. 407). Cette parole intégrante à la pensée n'est d'ailleurs pas forcément nette et explicite: la phrase peut préexister à son expression sociale sous la forme d'un schème mélodique, moteur et logique à la fois (avec la prédominance de l'un ou de plusieurs de ces caractères). Ainsi Flaubert déclare la chute de ses phrases antérieure à ces phrases elles-mêmes. Ce schème, qui trace en quelque sorte les cadres à la pensée, s'étoffe d'ailleurs avec le progrès de la pensée elle-même: il y a ainsi une détermination réciproque (Op. cit. pp. 408,433 et passim); en termes consacrés, cela revient à dire que la forme modèle à son tour le contenu et lui impose ses exigences. Cette influence sera nécessairement d'autant plus forte que la forme elle-même sera l'objet d'une sollicitude plus constante et possédera des caractères mieux définis: „Le style n'est qu'une manière de penser... Le style est autant *sous* les mots que dans les mots". (Flaubert corresp. III, 269.) Jusqu'où peut aller cette adaptation, on le voit par cette expérience de Mr. A. Maurois: „...ayant bien étudié la structure de la phrase de Proust et m'étant efforcé de me modeler sur elle, d'entrer dans sa courbure comme un homme qui pour s'étendre cherche à épouser les contours d'un meuble, au moment où j'ai cru trouver *le rythme* proustien, à ce moment là aussi, involontairement, *ma pensée a pris la lenteur proustienne* et comme je voulais faire décrire à Proust certains paysages d'Angleterre, je me suis trouvé soudain voir ces paysages au ralenti et *y découvrir des choses, que dans ma personnalité et dans mon rythme habituels je n'y avais jamais vues...* j'ai toujours pensé qu'un écrivain parce qu'il *devient esclave de son style*, s'enferme *dans une personnalité différente de celle des autres hommes.* Il a besoin de certaines attitudes parce que, seules, elles concordent avec son rythme" (Nouvelles littéraires, 11-III-1933).

Bref, „le fond", le contenu d'une oeuvre littéraire, n'est pas ce qu'il sera tant qu'il n'est pas revêtu de la forme; il n'est même

pas avant la forme. Toute interprétation qui ne tiendra pas compte de cette interpénétration réciproque renonce à saisir le vrai sens de l'oeuvre. Il en est de même pour qui voudrait montrer seulement l'adaptation parfaite du style à l'intention, à l'idée. Et il faut bien reconnaître que très souvent la critique littéraire se borne à cela.

Essayons maintenant de tirer de ces considérations générales quelques applications pour Montesquieu. Tout d'abord il est souvent dans la même situation vis-à-vis les auteurs latins que Maurois vis-à-vis Proust. Son style dénote une préoccupation constante du contraste (sous l'influence, peut-être, de ses modèles) au sens le plus général du terme, comme nous l'avons constaté. La recherche constante de l'antithèse, s'achemine, par opposition croissante des termes, à la contradiction dont l'éparpillement est une forme atténuée.

Selon nous donc, et en vertu des remarques précédentes, la pensée de l'auteur est effectivement fragmentaire, ou tout au moins indécise dans sa structure intime. Peu importe si Montesquieu a cherché à adapter l'expression à l'idée ou si l'effort vers une forme pleine de contrastes a embrouillé une pensée primitivement claire. L'essentiel pour nous est qu'aux yeux de l'auteur cette forme soit adéquate à la pensée et qu'elle est constante chez lui, c.-à-d. que le contraste est devenu une attitude constante de l'esprit. Il reflète donc sa façon de penser; l'étude du style de Montesquieu fait supposer que sa pensée est réellement dépourvue de l'unité, qu'il pense par saillies, qu'il a la tendance de voir toute chose sous deux aspects opposés, se bornant à la surprise ainsi provoquée sans chercher une conciliation possible. Il est significatif d'ailleurs que l'opposition est surtout marquée dans les conclusions et affirmations générales. Reste à voir si cette hypothèse trouve une confirmation dans le rythme, dont l'influence devait être d'autant plus sensible que Montesquieu dictait.

Or la question pourrait se poser surtout pour des passages plus étendus. Si la formule ne comprend en effet que deux termes, qui s'opposent, les deux portent, en vertu même de la structure de la phrase française, chacun son accent tonique, et le contraste se trouve souligné. Nous l'avons fait remarquer, chemin faisant, pour certaines des formules.

Souvent le rythme de la formule est discordant: la brièveté, pourvu que la formule comporte en tout plus de deux éléments rythmiques, permet difficilement un balancement égal des deux parties de la phrase. L'une comportera nécessairement un nombre d'éléments rythmiques supérieur à celui de l'autre. Et comme des deux côtés les nombres seront petits, ils seront rarement multiples l'un de l'autre. Il y aura donc rythme discordant en plus de l'opposition des idées et des termes. Si enfin la formule est bien équilibrée — le rythme égal convient mal au contraste des idées qu'il dissimule.

La structure rythmique des phrases à chute retardée, est un peu autre, quoique le résultat soit le même: la chute s'oppose au reste de la phrase parce que le nombre d'éléments y est nécessairement réduit par comparaison avec le reste, qui, tout entier, ou en partie, constitue la partie „montante" de la phrase. Là encore le contraste résulte au fond d'un rythme discordant.

Voici maintenant quelques passages plus étendus qui nous permettront de préciser ces affirmations. Certains d'entre eux, notamment les parallèles, que Montesquieu affectionne, se résolvent facilement en formules (il en est de même pour les portraits, cf. celui de Louis le Débonnaire); les conclusions qu'on en tire sont donc sensiblement les mêmes. En voici un exemple:

„L'accessoire / chez Cicéron / / c'était la vertu /, chez Caton / / c'était la gloire / : Cicéron / se voyait toujours / / le premier: Caton / / s'oubliait toujours /: celui-ci / voulait sauver / la république / pour elle-même /; celui-là / / pour s'en vanter /. *Je pourrais continuer* / le parallèle / en disant / / que quand Caton / prévoyait, / Cicéron / craignait /; que là où Caton / espérait, / Cicéron / se confiait..."

La première partie du texte ne comporte pas une coupe nette: elle se compose de formules juxtaposées dont chacune forme un système rythmique clos qui s'oppose à la formule suivante, sans que la dernière soit une conclusion de la précédente. La structure des deux groupes consécutifs n'est point d'ailleurs la même. Le schéma (en groupant ensemble les éléments qui s'appellent par le sens) est en effet le suivant:

(2)
(2 / / 1; 1 / / 1) (2 / / 1; 1 / / 1) (3 / / 1; 1 / / 1).

Les formules visant Caton, sont manifestement d'un rythme discordant: la régularité de celles qui concernent Cicéron n'empêche pas la discordance de l'ensemble, puisqu'elles s'opposent une à une à celles qui les précèdent. C'est en vain qu'après chaque terme on attend une explication dans le suivant: le parallèle paraît se prolonger indéfiniment, et Montesquieu le continue en effet. Le rythme de la pensée se modelant sur celui de la phrase (ou inversement) aboutit à l'indécision, à l'absence de conclusion. La suite est rythmée comme il suit:

3 / / 2 / 2 / 2 / 2 /

L'ensemble est encore discordant. On peut, il est vrai, négliger l'introduction peu importante pour le sens (le groupe de 3 éléments). Le rythme devient régulier, mais l'opposition violente des termes persiste; le parallèle se termine comme il suit:

„. . . que le premier / / voyait toujours / les choses / de sang froid; / l'autre / / au travers de cent / petites passions" (CR. 12), c.-à-d.:1 / / 3; 1 / / 2, le résultat reste discordant.

Des observations analogues trouveraient place dans bien d'autres cas encore (Cf. p. ex.: féodalité et Rome CR. 6; lois divines — lois humaines „EL" XXVI, 2; Pépin et Hugues Capet XXXI, 16 etc.).

On pourrait nous objecter que la phrase est choisie à dessein. Nous ne contestons point que Montesquieu n'emploie parfois un rythme plus égal, moins saccadé et moins rapide. Mais nous croyons pourtant que le plus souvent son rythme est discordant. En voici encore quelques exemples tirés des „Considérations":

„Scipion / qui les commandait (les restes de Pharsale) / ne voulut jamais / suivre l'avis / de Caton / /, de traîner la guerre / en longueur; / enflé / de quelques avantages / il risqua tout / et perdit tout / et lorsque Brutus / et Cassius / retablirent / ce parti, / / la même précipitation / perdit / la république / pour une troisième fois" (CR. 11).

Ou schématiquement: 4 / / 2; 4 (3+1) / 4 (2+2) / / 4 (3+1).

Comme on voit la discordance persiste au moins dans l'inégalité des deux parties et la distribution des accents qui déterminent le mouvement de la phrase. Prenons une phrase où la discordance soit encore moins apparente:

„. . . La ville déchirée / ne forma plus / un tout ensemble: / et comme on n'en était citoyen / que par une espèce de fiction / qu'on n'avait plus / les mêmes magistrats /, les mêmes murailles /, les mêmes dieux /, les mêmes temples /, les mêmes sépultures / /, on ne vit plus / Rome / des mêmes yeux /, on n'eut plus / le même amour / pour la patrie / et les sentiments romains / ne furent plus" (CR. 9).

Ce qui donne le schéma suivant:

3 (2+1) / 2 / 6 (1+5) / / 3 (2+1) / 4 (3+1) / 2;

numériquement le rythme pourrait être presque régulier, puisque on n'a partout que multiples de 2 et de 3 (même si l'on coupe la phrase autrement); cependant la disproportion entre les parties qui devraient se correspondre rompt l'équilibre (les groupes de 2 s'opposent à ceux de 3); il faut observer aussi qu'à l'intérieur de chaque groupe on sent un contraste très net qui détruit l'harmonie.

Dans certains cas Montesquieu se plaît à des subtilités qui vont jusqu'à la jonglerie:

„Tout autre / aurait succombé / dans une entreprise / / où les dangers / étaient toujours présents / et les ressources / éloignées /, où il fallait absolument vaincre / et où il n'était pas sûr / de ne pas périr / après avoir vaincu." (Il s'agit de Trajan) (CR. 15).

C'est-à-dire: 3 / / 4 (2+2) / 4 (1+3).

Même chez Montesquieu on trouve rarement des exemples où une discordance si frappante du rythme soit jointe à une telle accumulation des termes et des idées opposés.

Nous ne prétendons, sans doute, pas qu'on ne puisse trouver chez Montesquieu des phrases parfaitement bien équilibrées; du reste il n'est point question de blâmer (même au point de vue purement esthétique) le rythme discordant. Nous avons voulu établir uniquement que cette dernière espèce de rythme dominait chez notre auteur. Il ne peut en être autrement s'il est vrai qu'il cherche constamment à éveiller l'attention, à frapper; mais cet effort constant vers la variété est à la longue tout aussi fatiguant que la monotonie, et tout lecteur assidu de Montesquieu a pu s'en convaincre. Quoi qu'il en soit, cet examen rapide de quelques spécimens du rythme nous conduit aux mêmes conclusions que l'étude des formules: la même recherche de la surprise, de l'effet.

Nous en concluons que si effectivement Montesquieu use de

préférence *du rythme discordant, que s'il l'adopte comme expression adéquate de sa pensée, le contraste est vraiment une attitude permanente de son esprit,* et qu'il voit la réalité, y compris la réalité historique, par contraste, en disparate. L'organisation matérielle de „l'Esprit des Lois" représenterait ainsi assez exactement le vrai état de la pensée de Montesquieu: Montesquieu voit l'histoire, et le passé en général, à travers ses goûts littéraires, ses préoccupations esthétiques; l'histoire est encore pour lui un genre littéraire, et par suite défigure la réalité en l'exprimant.

Sentait-il au moins, qu'entre sa façon de penser et de s'exprimer et la réalité il restait une marge? Ou, ce qui revient au même, doutait-il à quel point son style est plein d'artifices? Il est impossible de répondre tant qu'on ne dispose que du texte; l'étude comparative des états par lesquels il a passé apporterait peut-être quelques éclaircissements.

Il reste qu'une interprétation satisfaisante de Montesquieu (peu importe à quel point de vue on se place) nous paraît impossible sans tenir compte de ses préoccupations artistiques. Faut-il regretter qu'il en soit ainsi? Point! „La manière dont une vérité est dite, est plus utile à l'humanité même que cette vérité", dit quelque part Buffon. Seule cette liberté d'imagination qu'autorise la forme de l'auteur le fait aimer et lire: lisons Montesquieu comme il lisait les anciens, quand il n'y cherchait pas des documents historiques: en les prenant pour ses semblables, en leur attribuant une partie de ses préjugés et de ses idées, n'en prenant que le fond humain en un mot comme une oeuvre littéraire. Et sans doute on lira encore les „Considérations" et „l'Esprit des Lois", quand bien des ouvrages modernes sur ces matières seront périmés.

Présenté à la faculté au mois de mai 1936.

Par Monteskjē vēsturnieka stilu.

J. Ratermanis.

Kopsavilkums.

Pretēji vispār pieņemtajām domām esam mēģinājuši pierādīt, ka Monteskjē (Montesquieu) darbos rūpes par stilu ir ļoti svarīgs moments, ko nedrīkst aizmirst, ja grib šo autoru pareizi novērtēt. Tas ir psīcholoģiski neiespējams, ka autors aizmirstu savu publiku. Citāti pierāda, ka arī M. ir gribējis savai publikai patikt. Arī M. apbrīnotie un imitētie antīkie autori norāda uz pastāvīgām pūlēm izkopt stilu. Galvenā M. stila īpatnība šķiet kontrasta un pārsteiguma meklēšana. Tā kā arī teikuma ritums šādos kontrasta ietvērējos teikumos mēdz būt nesaskanīgs, tad, ievērojot dažu valodas psīchologu domas, jānāk pie slēdziena, ka M. doma savā būtībā ir kontrastu saraustīta. Tā izskaidrotos lielās grūtības atrast M. darbos noteiktu, sakarīgu sociālu vai polītisku sistēmu, vai vēsturisku koncepciju. Schēmatizējot varētu apgalvot, ka dotajā gadījumā stils nav vis pielāgots domai, bet gan otrādi: doma stilam.